

Anny Jordan

RÊVES ET **MENACES**



Anny Jordan

Rêves et menaces

© Anny Jordan, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7667-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Ça y est! Je suis sur le point de réaliser mon rêve. Dans quelques minutes je déclencherai le chronomètre bien en selle sur la monture de l'heure. Je concours pour le championnat de l'année. Ma jument piétine d'impatience. Je la laisse faire, c'est ce qu'elle aime. On s'entend bien elle et moi. Je l'ai fait s'échauffer et maintenant, je la fais marcher. Dans l'attente du début de la compétition, je me rappelle de ce qui m'a emmené à réaliser ce premier rêve.

Chapitre 1

La fin de l'adolescence, juin 1988

Annie

— Ne rentre pas trop tard, Annie !

— Bien non, maman, je ne reviendrai pas tard ! Je m'en vais chez Suzanne !

Suzanne était ma meilleure amie. On se connaissait depuis la quatrième année. Elle habitait juste sur la rue d'à côté. Me rendre chez elle en bicyclette me prenait cinq petites minutes. Elle et moi, on mesurait un mètre soixante-trois, on était châtaines et on avait quinze ans. On s'entendait comme larrons en foire. On s'était rencontrées à l'âge de dix ans ; ce qui faisait qu'on avait terminé notre enfance en compagnie l'une de l'autre. Lorsqu'on avait douze ou treize ans, on allait aux partys dans les sous-sols de nos amis ; on y était constamment invitées. Dès lors, on dansait avec des gars de notre âge. C'était au début de notre adolescence. Ces mêmes jeunes avec qui on avait appris les slows étaient restés nos copains et on continuait à les voir régulièrement et à les fréquenter au cours des soirées pour les plus vieux.

Suzanne et moi, on était toujours ensemble. Elle écoutait toutes mes histoires d'amour – enfin, mes amourettes – et j'écoutais les siennes. Ce qui nous unissait le plus, c'était les sports. Toutes deux, on adorait bouger : on était les meilleures au ballon-chasseur, au drapeau et au baseball. On jouait même avec les gars, tellement on était bonnes. Naturellement, les autres filles de notre âge nous enviaient, parce qu'on était acceptées des garçons.

À treize ans, on avait passé l'été à la piscine municipale. On y avait rencontré deux jeunes de quinze ans, qu'on avait fréquentés durant la période estivale, et ils étaient devenus nos chums ! Ils nous avaient montré à embrasser... Nos copines – ou plutôt, supposées amies – disaient qu'on était des filles faciles. Nous, on savait qu'elles étaient jalouses !

Le plus drôle, c'est qu'on n'avait jamais la même préférence pour nos chums. Heureusement ! Ainsi, on était toujours d'accord sur le choix de l'autre. S'il y

avait deux mecs, on n'était jamais attirée par le même ! Toutes deux, on rêvait du grand amour.

Je n'avais jamais eu de relations durables ; c'est sûr qu'à mon âge, c'était normal. Je cherchais l'amour et j'étais tout de même éprise tous les mois. Quelques semaines plus tard, le gars sur qui j'avais jeté mon dévolu ne plaisait plus. À certain moment, je trouvais que leurs baisers me faisaient le même effet que ceux que je donnais à mes frères... rien d'intéressant !

Ma famille était arrivée à Boucherville lorsque j'avais huit ans ; j'étais née en Gaspésie. Mes parents avaient une grosse différence d'âge avec moi ; ils étaient assez vieux pour être mes grands-parents... ce qui faisait que parfois, nous avions de petits accrochages. Ils disaient que j'étais trop fofolle, ils souhaitaient que je sois sage, que je reste à la maison, que je me préserve pour un futur mari. Même pratiquer du sport était pour eux inapproprié pour une fille. J'étais quand même plus évoluée que ça ! Moi, je réclamaient de faire à ma tête, je voulais décider de mes sorties, de l'heure à laquelle rentrer. Dans le fond, j'étais toujours une adolescente et je me comportais comme telle !

J'avais quinze ans depuis quatre mois lorsque j'ai commencé à travailler comme caissière dans un supermarché. J'avais menti sur mon âge ; j'avais dit que j'avais seize ans. Si le patron avait su, il ne m'aurait pas engagée. Je bossais les jeudis et les vendredis soir et le samedi toute la journée. Je gagnais le salaire minimum. Ce n'était pas énorme, mais au moins, je pouvais m'acheter des choses pour moi toute seule. Mes parents n'avaient pas beaucoup d'argent, après avoir élevé onze enfants, et avec encore quatre grands ados à la maison, ils nous donnaient le plus qu'ils pouvaient.

On faisait du vélo et on nageait chaque jour de l'été. En natation, on avait réussi tous les niveaux. Il ne restait qu'à obtenir celui de sauveteur pour travailler à la piscine. Mais on était bien trop jeunes ! Il fallait avoir dix-huit ans pour être maître-nageur... On était jeunes et très en forme. On ne demeurait jamais en place.

Suzanne et moi partagions également la passion des chevaux ; en fait, on les

aimait beaucoup. Toutes deux, on avait une bicyclette à dix vitesses ; à l'époque, c'était ce qu'il y avait de mieux.

J'avais pris mon vélo pour me rendre chez Suzanne. À mon arrivée, on avait décidé qu'on irait sur le chemin du Général-Vanier pour aller voir les bêtes qui étaient au champ. C'était une ruelle qui n'était pas très loin dans la campagne, à environ vingt minutes à vélo.

C'était une superbe soirée d'été ; en juin, les journées pouvaient s'étirer jusqu'à vingt et une heures quinze avant que le soleil se couche. À bicyclette, on pédalait sans tenir le guidon ; on pouvait même tourner les coins de rue sans jamais agripper les poignées !

La route du Général-Vanier débouchait sur une artère assez achalandée de Boucherville. C'était surprenant pour plusieurs, car en virant pour rouler sur Général-Vanier, on se retrouvait tout à coup en pleine campagne.

À notre arrivée, deux superbes chevaux nous avaient approchées ; ils étaient habitués à la présence des humains. Plusieurs fois chaque jour, les gens de la ville arrêtaient pour les photographier et, souvent, ils leur donnaient des pommes. Les chevaux qui adoraient ces fruits étaient dociles. Suzanne avait pris soin d'apporter des carottes pour pouvoir les attirer.

On les caressait et on leur offrait nos gâteries. On était à côté de la clôture quand une camionnette avait ralenti pour nous aborder. C'était un jeune homme blond d'une vingtaine d'années. Il avait les cheveux aux épaules ; à cette époque, c'était à la mode.

— Vous devez faire attention, vous ne pouvez pas entrer dans l'enclos ; ils pourraient vous bousculer pour avoir ce que vous avez dans les mains.

On l'étudiait sûrement avec notre air ahuri ! Il avait les yeux bleus, il était très beau.

Puis il nous avait fixées l'une après l'autre et on commençait à être gênées.

— Voulez-vous aller à l'écurie ? C'est là que je me rends. Venez, je vais vous montrer ; vous pourrez en observer d'autres.

Timidement, on lui répondit :

— OK !

Lorsqu'il avait enfilé dans l'entrée qui menait à la ferme, Suzanne et moi on s'était regardé en disant :

— Il est beau en ta !

Mon amie avait un grand sourire qui lui mangeait la face et son regard en disait long.

— As-tu vu ses yeux bleus ? Allez, on le rejoint.

On était toujours excitées pour pas grand-chose ; dans toute notre innocence, on croyait que les gens ne pouvaient qu'être gentils.

On avait enfourché nos bicyclettes et on l'avait suivi dans l'entrée de la demeure où était l'étable. Le passage était en pierres concassées, et il était bordé de chaque côté par un fossé. Tout le long, il y avait d'énormes chênes, et au bout de l'allée, un peu sur la gauche, une grande maison. Puis, le chemin continuait sur une cinquantaine de mètres pour mener à l'écurie. Cinq minutes plus tard, on était arrivées.

Il nous conduisit à visiter tout le tour, nous expliqua ce qu'ils faisaient avec ces bêtes. Ils y gardaient ces animaux en pension. Il y avait des chevaux pour la revente, et certains provenaient de l'élevage du propriétaire.

Il sortit un hongre de son box. Il était gris, presque blanc. Il le brossa, puis nous tendit l'étrille pour qu'on puisse le faire nous aussi. Il se rendit dans la sellerie et en revint avec une selle, une couverture et une bride. Il commença à harnacher sa monture. On le contemplait, excitées d'être dans cet environnement. On n'arrêtait pas de flatter les animaux qui sortaient leur museau à travers les barreaux. Ceux-ci étaient toujours de plus en plus beaux. On s'extasiait devant chaque nouveau naseau.

—Oh regarde celui-là, il a le bout du nez blanc. Oh ce celui-ci est complètement noir.

Suzanne me suivait et caressait chacun d'eux jusqu'à ce que j'aille au prochain. On adorait ça !

Une fois son cheval sellé, il le mena hors de l'écurie et monta dessus. Il observa dans notre direction et dit :

— Une de vous deux veut venir faire un tour ?

Suzanne fut plus rapide que moi pour accepter. Il lui tendit la main et l'aida à grimper. Quelques minutes plus tard, ils partirent vers un sentier. Suzanne était assise derrière le cavalier, lui serrant la taille pour ne pas tomber.

Je les filai à pied pendant plusieurs mètres, puis, ne pouvant garder le rythme, je les perdis de vue. Je croyais qu'après, ce serait mon tour, alors je continuai à suivre la piste. Je marchais sans me presser ; je ne souhaitais pas avoir l'air trop énervée !

Une trentaine de minutes plus tard, je fus surprise de repérer Suzanne qui revenait à pied. Je la regardai, stupéfaite.

— Qu'est-ce... ?

Lorsqu'elle leva les yeux vers moi, je vis qu'elle était en colère !

— Suzanne ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle avait la mine tellement retournée !

— Ce maudit-là m'a fait descendre, il m'a serrée contre lui et a tenté de m'embrasser, là je lui ai dit non ! Pis, il a continué, il m'a pogné les fesses, il essayait de me toucher les seins. Je me suis défendu et j'ai reculé, alors il m'a déclaré : « Si tu veux pas, eh bien, rentre à pied ! » C'est ce que j'ai fait. De toute façon, je n'aurais jamais remonté !

Finalement, je ne la trouvais plus trop chanceuse ! Elle frissonnait et avait les yeux pleins d'eau...

— Tu parles d'un écoeurant ! Heureusement qu'il ne t'a pas forcée ! Tu te rends compte, tu aurais pu... !

J'étais choquée moi aussi ! En observant Suzanne, qui retenait ses larmes, je me suis dit que ce serait mieux de changer de sujet. Elle en tremblait encore, de peur et de rage. Je la pris dans mes bras.

— Allez, je ne te quitte plus, je suis désolée...

Là, elle sanglotait doucement.

— Ne pleure pas, je sais, c'est fâchant ! On va se méfier maintenant !

On fit demi-tour en espérant qu'il ne reviendrait pas vers nous ; on était

honteuses de s'être fait avoir aussi facilement. Jamais on n'aurait pensé qu'un jeune homme puisse faire ça. On nous avait mis en garde contre les vieux vicieux! Pas contre les jeunes!

Dès qu'on était arrivées chacune chez soi, on avait pris le téléphone pour se parler encore. Comme si on ne s'était pas vues plus tôt !

— Annie, jure-moi qu'on ne se séparera plus jamais quand on ne connaîtra pas un type qui nous approche.

— Je te le promets. Toutes les deux, on veillera l'une sur l'autre. De plus, on ne se fiera plus aux étrangers !

Le lendemain, je travaillais, et j'avais remarqué qu'un gars qui venait lui aussi d'être engagé choisissait toujours ma caisse pour bosser.

— Salut, Dominique.

— Salut. J'emballe avec toi ce soir !

Je voyais bien qu'il avait le béguin. En plus, il s'arrangeait pour avoir sa pause avec moi. Je trouvais qu'il était mignon. Comme il prenait un peu de temps à s'exprimer et à demander un rendez-vous, j'avais saisi les devants.

— Dominique, veux-tu qu'on sorte un vendredi ? Qu'on aille à la danse ?

Ça se passait dans le gymnase de l'école ; il y avait un groupe de musique qui jouait, de parfaits inconnus – sauf pour nous, puisque c'était des adolescents de notre ville. C'était une soirée pour les quatorze à seize ans.

Je n'avais pas l'âge pour entrer dans les discothèques et prendre un verre. Les jeunes qui paraissaient plus vieux avaient de fausses cartes. Nous, on n'en avait pas encore, et on n'avait vraiment pas l'air d'avoir dix-huit ans...

Dominique avait accepté aussitôt. Parvenue chez moi, je m'étais empressée d'appeler Suzanne pour tout lui raconter.

Naturellement, mon amie y serait aussi, avec plusieurs ados de notre bande.

Je me disais que les garçons étaient toujours moins matures que les filles... Je voyais bien qu'il était très intéressé, mais il était tellement timide ! À notre